

pose à ce que vous fassiez des prairies artificielles sur les terres qui lui appartiennent ; eh, bien ! pensez-vous que vous n'aurez pas encore plus de profit à partager avec lui le produit de vos prairies artificielles qu'à le vendre. Les terres de la défunte sont assez bonnes et elles vous permettront d'avoir deux ou trois vaches de plus, ou d'engraisser des moutons, ce qui même vaudrait peut-être mieux. De plus, lorsqu'elles auront été en prairies pendant quatre ou cinq ans, vous les défricherez, et alors une seule année vous dédommagera de toutes celles où vous n'aurez pas ensemencé de grains et cela, réuni au profit que vous ferez avec vos animaux sur votre fermes et sur l'augmentation des récoltes que vous donnera l'accroissement de votre fumier, vous sera bien plus profitable que de cultiver vos terres avec la médiocre quantité de fumier que vous aurez à y mettre,

—M. Martineau, je vous comprends maintenant ; mais, voyez-vous, ces terres sont morcelées, il y en a un peu partout ; il n'y a que deux arpents auprès de la maison. Et si je fais des prairies, dans ces petits morceaux, ce sera le diable ; je ne pourrai les défendre contre les dégâts des animaux qui vont aux champs dans les terres voisines, et ça fera des querelles journalières.

—Vous parlez avec sagesse, père Progrès, et avant tout, il faut la paix puis il est difficile de faire quelque chose de bon dans des terres ainsi divisées ; et c'est une raison de plus pour vous engager à adopter mon second conseil, c'est-à-dire, la vente de ces terres, excepté toujours la maison et le jardin. La propriété est chère en ce moment, et il n'y aura pas de mal à profiter de cette cherté, vous aurez votre argent que vous pourrez employer à votre guise.

—Mais à quoi, Monsieur ?

—A quoi, mon ami ? A améliorer les terres de votre ferme.

—Mais, il y aurait folie à améliorer les terres de mon maître.

—Ne croyez pas cela, si vous savez bien employer votre argent. Ainsi, par exemple, vous achèterez les graines de prairies artificielles, et si vous ne consacrez pas tout votre argent à cet emploi, vous pourrez au moins y mettre l'intérêt. Vous placerez vos six cents piastres sur hypothèque ; ils vous donneront trente piastres, et avec cela vous pourrez faire des améliorations qui augmenteront considérablement le rendement de votre ferme. Mais pour ne pas perdre le fruit de vos avances, il faut absolument passer un bail à longs termes avec votre propriétaire.

—Mais, M. Martineau, nous avons de plus, deux cents piastres en argent.

—Oh ! pour cela, voici l'emploi : Votre fils Marcel est un garçon intelligent, qui vous rend de grands servi-

ces ; mais, il pourrait vous en rendre encore d'avance, s'il avait encore plus de savoir. Votre plus court est de l'envoyer à une école d'agriculture.

—Ah ! Monsieur, j'y avais déjà pensé, et Marcel m'en a déjà parlé bien souvent ; mais il me faudra le remplacer, et où prendrai-je de l'argent pour payer un domestique fort qui puisse faire sa besogne ?

—Eh bien, dit M. Martineau, voilà juste l'emploi de l'argent dont nous parlions tout à l'heure, et comme il ne faudra pas deux cents piastres pour envoyer Marcel dans une école d'agriculture, j'enverrais aussi Charles achever d'apprendre à bien travailler dans quelques bonnes fabriques d'instruments d'agriculture.

—Mais où, Monsieur, où pourrai-je l'envoyer ?

—On verra ces jours-ci, dit M. Martineau.

CHAP. VII.

GRANDE RÉOLUTION DE JEAN PROGRÈS ET DE SA FAMILLE.

Après l'entretien que nous venons de rapporter, Jean Progrès fut tout pensif le reste de la journée. Marguerite, sa femme, s'en aperçut et lui dit :

—Qu'as-tu donc, Jean, tu n'es pas comme à ton ordinaire ?

—Oui femme, mais laisse moi penser, nous en parlerons ce soir.

Le père Progrès pensa beaucoup tout le jour et Marguerite fut bien inquiète de l'air soucieux de son mari.

Comme les choses vont ; se disait-elle ; quand nous n'avions rien, nous ne pensions à rien ; à présent que nous avons quelques choses et que nous devrions être plus tranquilles sur notre avenir, nous sommes tourmentés. Qu'est-ce que mon mari va donc m'apprendre ? La tête me trotte et je deviens timide comme un poulet, rien qu'à y penser.

Enfin, le soir, ce soir si ardemment désiré, arriva !

Quand le souper fut pris et que les enfants furent sortis pour terminer des travaux qu'ils n'avaient pu compléter dans la journée, Marguerite dit à son mari :

—Vite, Jean, viens t'asseoir et tire moi d'embarras ; car je ne vis plus, je suis folle d'inquiétude.

Progrès lui répondit avec calme :

—Femme ne te trouble pas ; car on ne juge jamais bien une question quand on est sous l'influence d'une forte agitation. Ensuite, il lui raconta toute la conversation qu'il avait eue avec M. Martineau. Pendant ce récit, Marguerite fut tout yeux et toutes oreilles, elle n'aurait ni craché, ni éternué pour tout l'or du monde. Mais quand son mari arriva à l'article de ses deux enfants, cette pauvre mère sentit son cœur se briser. L'idée de se séparer d'eux lui parut insupportable, et elle s'écria d'une voix tremblante et étouf-

fée par les sanglots ; mais Jean, tu veux donc me faire mourir. Tu le sais, je t'ai toujours obéi comme à mon maître et à mon Seigneur ; mais aujourd'hui, ma volonté se révolte. Et elle ajouta avec exaltation : Non, non, jamais, je ne consentirai à voir partir mes deux fils à la fois !

Jean laissa la douleur de sa femme s'exalter ; puis il lui dit d'une voix douce et sympathique :

—Chère femme, aimes-tu tes enfants

Marguerite répondit par un déluge de larmes puis ensuite ; elle put faire entendre ces mots entrecoupés :

—Si j'aime mes enfants ? mais je les aime plus que moi-même.

—Si tu les aime, veux-tu leur bien ?

Un oui vigoureux s'échappa de ses lèvres.

—Eh bien ! chère Marguerite, que veux-tu que nos enfants fassent ici ? Veux-tu qu'ils soient comme nous, fermiers toute leur vie ? Comprends, moi bien : Ce n'est que pour peu de temps qu'ils s'éloignent, puis ensuite, ils viendront s'établir près de nous, pour ne plus s'éloigner. Charles comme charron, aura de l'ouvrage plus qu'il ne pourra en faire. Quant à Marcel, quand il aura étudié l'agriculture, il pourra faire produire à notre champ des récoltes qui nous mettrons à l'aise pour nos vieux jours, tout en nous permettant de laisser à ces chers enfants un bon avenir.

Voici une parole de M. Martineau, qu'il ne faudra jamais oublier, chère femme : "Croyez-moi, me disait-il, ceux qui seront assez habiles pour faire faire de grands progrès à notre agriculture, rendront de plus grands services au pays que nos meilleurs généraux. Remarque que c'est un ancien militaire qui parle ! Puisque nous ne pouvons pas apprendre ces bonnes choses à nos enfants, puisque nous ne les savons pas, il faut qu'ils aillent les apprendre dans de bonnes écoles, puis il viendront nous les montrer.

Tiens, bonne Marguerite, si tu veux m'en croire, nous garderons la maison de ta tante, comme à dit M. Martineau, pour y aller finir nos jours plus tard, et nous vendrons tous les morceaux de terre que nous avons ça et là. Marcel, tu le sais, doit tirer au sort dans deux ans ; comme il n'a pas le goût de la vie des camps, il faudra bien payer un homme pour le remplacer, s'il a un mauvais numéro.

Pendant ces réflexions, les larmes de Marguerite se séchaient et la conviction entra dans son cœur. Après un moment de silence, elle tomba à genoux, et les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel, elle dit avec une ferveur angélique : "Mon Dieu, je vous remercie du courage que vous venez de m'accorder et des moyens que vous nous fournissez de préparer une bonne existence à nos chers enfants. Seigneur, protégez-les